HAL
open science

Dieu n'abandonne personne - Les ressources religieuses en migration : une approche ethnographique (São Paulo, Brésil)

Armelle Jacquemot

To cite this version:

Armelle Jacquemot. Dieu n'abandonne personne - Les ressources religieuses en migration : une approche ethnographique (São Paulo, Brésil). Parcours anthropologiques, 2021, Jeux et enjeux thérapeutiques du croire, 16, pp.85-115. 10.4000/pa.1570 . hal-03147793

HAL Id: hal-03147793

https://hal.science/hal-03147793v1

Submitted on 20 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Parcours anthropologiques

16 | 2021
Jeux et enjeux thérapeutiques du croire

« Dieu n'abandonne personne »

Les ressources religieuses en migration : une approche ethnographique (São Paulo, Brésil)

Armelle Jacquemot

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/pa/1570
DOI : 10.4000/pa.1570
ISSN : 2273-0362

Éditeur
Université Lumière Lyon 2

Édition imprimée
Date de publication : 4 janvier 2021
Pagination : 86-116
ISSN : 1634-7706

Référence électronique
Armelle Jacquemot, « « Dieu n'abandonne personne » », *Parcours anthropologiques* [En ligne], 16 | 2021, mis en ligne le 04 janvier 2021, consulté le 15 février 2021. URL : http://journals.openedition.org/pa/1570 ; DOI : https://doi.org/10.4000/pa.1570

« Dieu n'abandonne personne » Les ressources religieuses en migration : une approche ethnographique (São Paulo, Brésil)

Armelle Jacquemot
Université de Poitiers/ laboratoire Migrinter

INTRODUCTION

> « Je voulais te dire que j'ai trouvé un petit boulot. Jusqu'à samedi, tous les soirs, dans un centre commercial. Avec cet argent, je vais pouvoir payer le loyer. Je continue à chercher du travail mais c'est déjà un espoir, non ? Petit à petit. Je voulais partager cela avec toi. Dieu n'abandonne personne » (Javier, message vocal WhatsApp du 10 janvier 2019)[1].

C'est à Javier, migrant vénézuélien rencontré à São Paulo en juillet 2018, que j'emprunte le titre de cet article autant pour indiquer l'angle sous lequel il se propose d'éclairer la migration - celui du religieux - que pour signifier d'emblée la démarche choisie pour appréhender cette dimension : non pas depuis les religions mais depuis les migrants, leurs expériences et cheminements. L'intérêt d'une telle approche est qu'elle laisse apparaître des passerelles et des dynamiques peu visibles mais bien réelles entre les religions au lieu de les figer et de les enfermer sur elles-mêmes. Elle évite également d'essentialiser les migrants comme « adeptes d'une religion » puisqu'elle permet d'appréhender leurs circulations dans le champ religieux. « Dieu n'abandonne personne » pointe également une conviction partagée par de nombreuses personnes en situation de migration. Javier est mormon. Pour autant, Ricardo, également Vénézuélien, ne dit pas autre chose lorsqu'en adepte de la polythéiste santería[2], il déclare : « mes orishas ne m'abandonnent jamais ».

Diplômé en comptabilité de l'Université de Caracas, Javier, célibataire sans enfant, a 43 ans quand il quitte l'île vénézuélienne Margarita où il travaillait dans le tourisme pour rejoindre le Brésil, le 29 avril 2017. A son arrivée à São

[1] Dans cet article, les prénoms véritables ont été conservés. La langue d'origine des extraits de discours cités est le portugais du Brésil. Leur traduction est personnelle.

[2] Religion syncrétique originaire des Caraïbes et pratiquée notamment à Cuba, en Colombie, au Mexique et au Venezuela, la santería rend un culte aux orishas, divinités d'origine yoruba.

Paulo, le samedi 5 mai 2018, son premier mouvement a été de chercher une église mormone[3] car, dit-il, « j'avais besoin de parler » : « je savais que dans le monde entier, l'office a lieu à 9h ou 13h. Je savais qu'à 9h, il fallait que j'y sois ». Trouver un lieu de culte a aussi été l'une des premières préoccupations de Chris, ancien champion de marathon lorsque, venu de Zanzibar vingt ans plus tôt, il est arrivé à São Paulo. Il raconte sa quête immédiate d'une mosquée car « quand on est musulman et qu'on voyage, il faut prier. Tout musulman, où qu'il soit, la première chose qu'il cherche, c'est la mosquée ».

A l'image de tant d'autres, les cas de Javier et de Chris montrent que les migrants n'arrivent pas dans les sociétés d'accueil amputés de leurs appartenances, convictions et pratiques religieuses. Les personnes migrent avec leur religion, les religions migrent avec les personnes, et c'est bien pourquoi la religion ne saurait être ignorée ni minimisée dans l'étude du fait migratoire. Cela tombe particulièrement sous le sens lorsqu'on s'intéresse, comme c'est le cas ici, à l'expérience en migration qui place d'emblée l'individu, son vécu et son point de vue, au centre de l'approche et de l'analyse. Les études sur les migrations soulignent la présence du religieux sur les scènes migratoires (Bava et Boissevin, 2014 ; Capone, 2010 ; Boyer, 2008). Par « le religieux », j'entends aussi bien les religions comme univers de croyances et pratiques que les institutions, lieux et acteurs de la religion qui seront tous pris en considération ici.

A São Paulo comme ailleurs, la religion tient une place importante dans la vie de nombreux migrants. Importante ne veut pas nécessairement dire centrale. Cela signifie simplement qu'elle représente une dimension significative de leur existence, qu'elle fait partie de leur quotidien. Cette place n'est pas non plus occupée exclusivement par la religion dont ils se réclament mais par toutes celles qu'au gré des circonstances et des relations, ils rencontrent au long de leur cheminement. Il s'agit là d'un constat inattendu dont le caractère massif est sans doute à mettre en lien avec la contribution très importante des organisations religieuses à l'action sociale au Brésil. Dans mon exploration des liens entre migration et religion à São Paulo, ce constat devait en tout cas rapidement me conduire à tenir compte de la participation et des apports pluriels des religions aux existences des personnes en migration et, accompagnant leurs circulations dans le champ religieux, à focaliser mon attention sur les ressources qu'elles y trouvent, auxquelles est consacré le présent article.

Ces ressources sont précieuses tant du point de vue du sens - donné à ce qui est vécu et notamment aux épreuves - que du point de vue de l'action puisque les migrants rencontrent dans les lieux cultuels et auprès des entités religieuses, une aide matérielle, sanitaire et sociale, un cadre et des personnes soutenant parfois leurs initiatives. C'est ce que nous verrons dans les deux premières parties qui traiteront de la nature et de l'impact de ces deux apports depuis l'expérience et le cheminement de Javier. Nous y expliciterons

[3] Lieu de culte de L'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours.

également la rencontre avec lui et la façon dont ont été recueillis les matériaux à son sujet.

Accompagner les migrants dans leurs circulations conduit aux espaces et acteurs du religieux. Au Brésil, les églises catholiques, évangéliques et les mosquées sont des endroits où convergent et se mêlent, avec des natifs, des migrants d'appartenances culturelles variées. Certains lieux du religieux sont d'ailleurs le fruit même des migrations. C'est le cas à São Paulo, de la *Missão Paz* (« Mission Paix ») et de la *Mesquita negra* (« Mosquée noire ») avec lesquelles nous poursuivrons notre investigation des ressources religieuses en migration dans une troisième partie. Elles ont en effet ceci d'intéressant pour notre recherche, qu'elles sont spécifiquement consacrées aux migrants et se sont diversifiées pour répondre à leurs besoins, l'une de façon institutionnalisée et l'autre non. Nous verrons qu'elles représentent toutes deux des lieux ouverts et sûrs, des espaces de sociabilité et de solidarité.

Enfin, mettant ses pas dans ceux des exilés, l'ethnographe fait aussi la rencontre d'acteurs religieux atypiques qui, tels Ali, Frère Agostino et Père Júlio, joignent leurs forces, depuis leur groupe religieux d'appartenance et à leur propre initiative, au bénéfice d'un projet qui est moins religieux à leurs yeux qu'humanitaire. Ces figures singulières de l'action sociale religieuse[4] retiendront notre attention. Coopérant de façon officieuse en direction des très démunis et notamment des migrants, ils franchissent comme ces derniers les frontières religieuses institutionnelles, au service de l'action.

Les résultats présentés ici sont issus de matériaux recueillis pour l'essentiel lors de trois premiers séjours de terrain réalisés à São Paulo entre mai 2018 et mai 2019, d'une durée respective de sept, trente et quinze jours. Ils dessinent des pistes de recherche en cours d'exploration.

LE SENS DES ÉVENEMENTS OU LA MIGRATION COMME ÉPREUVE : L'EXPÉRIENCE DE JAVIER

Le cadre interprétatif religieux permet d'organiser l'expérience. Donnant du sens aux événements, il nourrit l'espoir et la confiance de s'en sortir. « Si Dieu m'a imposé cette épreuve, c'est parce que je peux faire face »[5], écrivait en 2018 la chanteuse Reymar Perduomo dans une chanson qui raconte l'expérience et le ressenti de personnes qui, comme elle, ont dû quitter le Venezuela[6]. Javier, qui me l'a envoyée, voit aussi les choses de cette façon.

[4] Nous entendons par action sociale religieuse « l'ensemble des pratiques, programmes et initiatives de nature sociale - entendue au sens large - entrepris par des acteurs, groupes et organisations revendiquant de façon explicite une appartenance, un héritage ou une identité religieuse » (Mourier, 2013a : 95)

[5] Traduction personnelle de l'espagnol.

[6] 2'09 : https://www.youtube.com/watch?v=IJi25BVXxvs

Il est mormon depuis six ans lorsque je le rencontre et fait de son odyssée[7] d'un an et 6000 kilomètres jusqu'à São Paulo, de longs récits jalonnés d'épreuves et de références à Dieu. La volonté divine rend compte de l'imprévisible et de l'incroyable, et notamment des développements involontaires du voyage qui, obstacles ou opportunités, participent aux redéfinitions du projet initial.

Au départ, Javier souhaitait aller à Alter do Chão, un village de l'Amazonie brésilienne, pour rejoindre un ami vénézuélien avec lequel il continuerait à vivre du tourisme en exploitant un petit bateau de pêche-promenade. Quand il a quitté l'île Margarita pour donner corps à son projet, il essayait depuis plus d'un an de réunir l'argent d'un voyage qui le conduira finalement à São Paulo, à 2500 kilomètres du point de chute initialement envisagé. Ce changement conséquent, Javier l'attribue aux desseins de Dieu :

> C'est à Alter do Chão que je voulais aller. Mais avec l'aide pour l'intériorisation, ça a tout changé. S'il y a de l'aide pour arriver, alors c'est pareil. Je pense que la meilleure chose qui puisse arriver, c'est ce que Dieu veut, alors… Comme je te l'ai dit, c'est à ma foi que je dois d'être ici. De l'argent, je n'en avais pas.

Sur sa route, à Boa Vista, capitale de l'État brésilien de Roraima à 200 kilomètres de la frontière, Javier a en effet bénéficié dudit « Programme d'intériorisation », pilier de l'« Opération Bienvenue » mise sur pied en avril 2018 par le gouvernement fédéral brésilien pour faire face à l'afflux massif de Vénézuéliens dans l'État frontière de Roraima[8]. « L'intériorisation » est une stratégie de réinstallation de ces migrants envoyés, depuis Boa Vista, vers d'autres régions du Brésil. Ainsi, Javier s'est-il retrouvé à São Paulo, transporté par un avion et un bus des forces armées jusqu'à un foyer d'hébergement, le Centre Temporaire d'Accueil (CTA) de São Mateus dans la Zona Leste[9].

---

[7] Javier parle quant à lui de sa « traversée » (*travessia*).

[8] Entre 2017 et 2019, le Brésil a enregistré un solde migratoire positif de 234 961 Vénézuéliens. En 2018, ils ont représenté 39% des migrants et réfugiés enregistrés au Brésil, devant les Haïtiens (14,7%). En septembre 2019, on estimait à 18000 le nombre de Vénézuéliens « intériorisés » (sources : Sistema de Tráfego Internacional et Relatório Anual do Observatório das Migrações Internacionais – OBMigra 2019).

[9] D'immenses périphéries occupent la majeure partie de la ville de São Paulo. C'est le cas de la Zona Leste (zone Est), la plus grande d'entre elles, où habitent quelques 4 millions et demi d'habitants. Bâtie sans planification ni structuration urbaine autour de grands axes, elle est très déficitaire en équipements publics et infrastructures de transports (Théry, 2017).

Photographie n°1 : Javier (bracelet bleu au poignet) et ses compatriotes à Boa Vista, avant le décollage de l'avion qui les emmène à São Paulo, via Manaus, le 5 mai 2018. (Crédit : José Miguel Sánchez)

C'est à Dieu aussi que Javier attribue sa mauvaise et sa bonne fortune tout au long de son périple : les épreuves comme ce qu'il appelle les « bénédictions » ou les « grâces ». Ces bénédictions sont, par exemple, le petit morceau d'or retrouvé au creux de sa main quand il s'est réveillé seul dans la jungle, après avoir été dépouillé de la pépite d'or qu'il avait péniblement gagnée en transportant sur son dos, pendant des jours, de l'essence de contrebande à la frontière entre le Venezuela et le Guyana. Au regard des événements qui allaient suivre, cet or lui a sauvé la vie : « c'est une chose de Dieu », dit-il. Il a également vécu comme « une bénédiction », l'improbable médicament contre le paludisme qu'il a trouvé au poste de santé de la petite ville vénézuélienne de Las Claritas, au moment où il était en pleine crise.

Obligé de travailler pour poursuivre son voyage, Javier s'est trouvé dans des situations excessivement pénibles et dangereuses. Dans ces moments terribles, Dieu est son interlocuteur direct. Dans l'échange avec lui, il ramasse ses forces et trouve l'énergie titanesque de la survie, comme dans cet épisode où il se retrouve abandonné dans la jungle, sans eau et sans nourriture :

> J'ai commencé à marcher jusqu'à ce que je sois complètement perdu, je tournais, je revenais sans cesse sur mes pas. J'ai commencé à prier et à parler à Dieu. Je pensais que j'étais fichu. Parce qu'à un moment, j'ai senti que mon corps ne suivait plus […] Je n'avais pas d'eau, je n'avais rien. Au bout de trente minutes, j'ai entendu une personne qui faisait « hou hou ! ». J'ai commencé à appeler : « je suis ici, je suis perdu ». Et ça s'est arrêté. Puis le « hou hou ! » est revenu. Et il s'est arrêté. Trois fois de suite comme ça […] Je me suis dit « je ne vais pas marcher davantage, je ne vais pas me perdre davantage ». J'ai recommencé à prier et le bruit est revenu. Je me suis remis à crier et cette fois-ci une voix a dit : « c'est ici, suis la voix ». Il parlait, j'avançais. Quand je suis arrivé, je me suis mis à pleurer, ils m'ont

> donné à manger et à boire et m'ont expliqué le chemin : « si tu pars maintenant et que tu cours, tu pourras arriver avant 7h du soir. Après, tout est obscur ».

Les voix qui le sauvent sont celles de Vénézuéliens qui reviennent de la frontière avec le Guyana où ils ont, comme lui, transporté des aliments de contrebande. Javier raconte qu'après s'être séparé de ses compatriotes, il a commencé à courir :

> Au début, je n'y arrivais pas. Alors, je me suis mis à parler comme si j'avais quelqu'un à mes côtés : « Dieu, tu m'as amené jusqu'ici, je ne sens déjà plus la douleur, ça va, j'ai juste un peu mal au pied gauche, si tu pouvais emporter cette douleur, je pourrais y arriver». Je parlais, je tombais, je me relevais, j'ai continué. A un moment, la nuit a commencé à tomber mais je réussissais à supporter […]. J'ai continué à courir mais j'étais si fatigué que je ne voyais pas bien. Il y avait une rivière […], comme il faisait sombre, je suis tombé. Quand je me suis réveillé, on était en train de me tirer de l'eau.

Quand il s'en sort, c'est à Dieu qu'il manifeste sa gratitude, comme dans cet autre épisode où il se réveille dans la jungle après un évanouissement, entouré de jeunes améridiens :

> Autour de moi, il y avait quinze gamins qui attendaient que je me réveille. C'est merveilleux n'est-ce pas ? J'ai rendu grâce à Dieu d'être encore vivant. Ils m'ont expliqué comment rentrer […] et ils ont pris mes vêtements en échange d'un tissu qui était bon, parce que j'étais blessé et le mien collait à ma peau[10].

Les desseins, le soutien et la présence de Dieu ne s'arrêtent pas au bout du voyage. A São Paulo où Javier réside depuis plus de deux ans, l'évidence de Dieu ne s'est pas estompée. Elle continue de se manifester à travers ses réussites et ses conquêtes. Ses amis et des membres de sa famille restés au Venezuela le constatent aussi qui réagissent à ses succès sur son compte Facebook par des « Amen », « Dieu est bon » et « que continuent les bénédictions ! », comme dans le cas de ce post que Javier a intitulé « New Begining » où il apparaît rayonnant.

[10] Javier avait la chair du dos à vif à cause d'une fuite d'essence qui s'échappait de la bonbonne qu'il portait sur son dos lors d'un précédent voyage de contrebande.

Photographie n°2 : Post de Javier sur son compte Facebook. (Crédit : Javier Méndez)\

Il venait d'apprendre qu'il était retenu pour passer l'examen d'entrée à l'Université Fédérale de São Paulo. Au début de l'année 2020, plusieurs institutions d'enseignement supérieur brésiliennes ont en effet ouvert un processus de sélection pour l'admission exclusive de réfugiés, apatrides et détenteurs de visas humanitaires dans des formations de premier cycle. 37 places étaient offertes à L'UNIFESP. Javier a saisi sa chance et obtiendra la seule place offerte dans la formation qu'il a demandée, « Lettres, Anglais/Portugais ».

Le 18 février, il m'envoie la liste des admis via l'application Whatsapp, accompagnée d'un fichier audio :

> Ça y est, la place est pour moi. Encore une fois, on est en février 2020, je vais devoir changer mes plans. Tout change constamment. J'ai aussi une autre nouvelle. Je vais maintenant au service médical pour une embauche très probable. Ce n'est pas dans mon domaine, c'est pas grave, c'est pour être agent de propreté, mais ça aide pour l'instant. On va voir comment le Seigneur va me bénir.

Ce message est complété d'un second, le 29 février :

> Ça y est, j'ai fait mon inscription à la faculté. Et j'ai un travail aussi maintenant. Mes horaires ne s'accordent pas avec ceux de la faculté mais je me suis quand même inscrit. Je me demande comment je vais faire pour en parler à l'entreprise, il faut voir comment ils vont le prendre, s'ils vont m'aider à changer l'horaire parce sinon... […] Bon, je vais prier pour voir ce que je peux faire.

Le message est accompagné d'une vidéo de Javier qui filme son entrée sur le campus de Guarulhos et commente solennellement : « C'est mon nouveau centre d'études. L'Université Fédérale de São Paulo. Mes cours commencent lundi ».

L'ACTION EN MIGRATION : LA PARTICIPATION DES RELIGIONS AU CHEMINEMENT DE JAVIER

J'ai connu Javier le 31 juillet 2018 à la *Missão Paz*, une institution catholique en charge de la *Pastoral do Migrante* (« Pastorale du Migrant ») dont il sera question dans la prochaine partie. Accompagné de quatre de ses compatriotes, dont César qui m'avait donné rendez-vous là, il sortait d'une réunion avec des responsables de la *Missão*. Le petit groupe était venu chercher un soutien financier pour son projet de production de fromages et comptait aussi récupérer des tickets de métro. C'était leur première fois dans cet endroit où ils se rendaient sur l'indication du Père Júlio, un prêtre de rue, coordinateur de la *Pastoral do Povo de Rua* (« Pastorale du Peuple de la Rue »)[11] qui soutenait leur initiative. Il leur laissait la cuisine de la *Casa de Oração* (« Maison de Prière ») de la pastorale pour fabriquer leurs fromages qu'ils écoulaient devant son église.

Photographie n°3 : Javier et ses compatriotes vendent leurs fromages à la fin d'un baptême devant l'église du Père Júlio. São Paulo, août 2018. (Crédit : Enrique Garcia)

J'avais déjà eu quelques contacts fortuits avec Javier grâce à son téléphone portable mis au service de la continuité de mes échanges avec son ami César, souvent en manque de crédits. Jusqu'au jour où, en réponse à un sms de remerciement pour le service rendu, Javier m'a écrit : « la prochaine fois, on pourrait parler de mon histoire. Je désire parler avec toi ».

[11] Cette pastorale qui se consacre aux sans-abri est avec la *Pastoral do Migrante* l'une des nombreuses pastorales sociales catholiques soutenues par l'Archidiocèse de São Paulo.

Notre première discussion, nous l'avons donc eue au sortir de la *Missão* Paz ce jour-là, en remontant ensemble la Rua dos Estudantes en direction de la première station de métro, Liberdade. Pendant deux ans, elle allait être suivie de nombreux échanges, oraux et écrits, en coprésence et à distance, qui continuent d'alimenter notre relation jusqu'à aujourd'hui[12]. Animé par la même volonté des débuts, Javier continue en effet de me donner des nouvelles, des photos et des vidéos de son quotidien ou, plutôt, des événements de son quotidien qu'il lui importe de me rapporter pour qu'ils intègrent son histoire. « Je souhaite que l'on puisse raconter mon histoire. Je crois que nous pouvons faire un excellent travail », m'écrivait-il il y a quelques mois. Javier m'a faite biographe de cette partie de sa vie qui démarre avec son départ de l'île Margarita.

La première partie de son histoire - celle d'avant que nous nous connaissions - revêt la forme de longs récits dont Javier a ordonné et enchaîné les événements marquants dans une temporalité qui fait sens pour lui (Tifanescu, 2013 : 242-243). Parmi ces événements, il y a de nombreuses épreuves et de bons dénouements aussi. C'est de son passé dont il est question. La seconde partie - celle d'après notre rencontre - prend moins la forme d'une histoire racontée que d'une suite d'informations régulièrement communiquées sur sa situation. C'est de son présent qu'il s'agit.

Parmi les nouvelles que Javier juge important de me donner, aucune n'a trait directement à la religion bien que, comme nous le verrons, cette dernière intervienne de façon prégnante sur son parcours et apporte une nette contribution à ses projets. Il me rapporte des événements qui sont notables pour lui dans la mesure où ils représentent des opportunités, des étapes, de bons retournements, des conquêtes sur un chemin par ailleurs parsemé d'entraves et de renoncements temporaires, comme dans l'exemple ci-dessus, où il m'informe de l'aubaine du concours d'entrée à l'université, de sa sélection et enfin de sa réussite. Les événements qu'il importe que je consigne sont significatifs, sur le moment, d'une évolution positive de sa situation, promesses de perspectives augmentées. Ils appartiennent aux domaines du travail, du logement, de la formation professionnelle, de la nourriture et de l'hygiène personnelle. Les échecs et les avancées sont vécus et se laissent lire dans ces dimensions interdépendantes. Quand je n'ai pas de nouvelles de Javier, je sais que les choses ne vont pas dans le sens espéré.

S'il lit naturellement ce qui lui arrive par référence à un cadre interprétatif religieux - les desseins ou une bénédiction de Dieu -, s'il remercie Dieu de ses succès et conquêtes, il ne met pas en avant la contribution des religions – son Église, « ses frères » mormons, et d'autres -, leur intervention dans les domaines pour lui cruciaux de son existence. L'accompagnement au long cours de Javier montre pourtant toute leur importance et leur impact sur sa vie et son cheminement, pour la partie brésilienne du moins. C'est d'ailleurs le cas

[12] Grâce à mes séjours de terrain à São Paulo, nos échanges téléphoniques, de fichiers audio, de photos et vidéos via l'application Whatsapp.

de nombreux autres étrangers rencontrés à São Paulo où l'action sociale en direction des migrants semble à l'ethnographe presque tout entière aux mains des organisations et réseaux religieux, catholiques notamment.

Pour commencer, c'est grâce à l'Église de l'Évangile quadrangulaire[13] que Javier a obtenu son titre de résident temporaire au Brésil fin 2017, huit mois après avoir entamé son périple depuis l'île Margarita. Il raconte qu'il était depuis deux mois à Santa Elena de Uairén, à la frontière avec le Brésil, quand un restaurateur qui venait d'ouvrir un établissement du côté brésilien, à Pacaraima, lui donne l'information :

> Il me donnait du bouillon de poulet avec des pommes de terre pour la moitié du prix, il savait que j'habitais dans la rue, que je ramassais des cannettes. On est devenus amis et il m'a dit : « Eh ! Maigrichon ! Qu'est-ce que tu vas faire de ta vie ? ». « J'essaie d'économiser de l'argent mais je n'y arrive pas ». « Tu as des papiers ? ». « Oui ». « Tu as une date de naissance ? ». « Oui ». « Alors, j'ai de l'aide pour toi ». La Fraternité chrétienne internationale qui travaille avec l'Église quadrangulaire ici au Brésil, et aussi dans le monde entier, ils aident les immigrants. Il m'a dit que cette ONG aidait des gens qui voulaient migrer au Brésil en s'occupant des demandes d'asile. « J'ai déjà envoyé plusieurs personnes là-bas, vas-y, ne manque pas cette opportunité ». Je suis allé à Pacaraima, je me suis inscrit, j'ai rempli tous les papiers, j'ai tout laissé là-bas et j'ai continué [ma vie à Santa Elena]. C'est après que j'ai su que c'était une Église, je n'ai jamais vu aucune plaque. Après, le 28 décembre exactement, ils m'ont remis le permis de résidence temporaire de deux ans et une carte d'identité. Avec ça, je pouvais déjà vivre au Brésil. Le prochain pas, c'était de payer dans un bureau de poste brésilien pour pouvoir faire le CPF[14] pour ensuite faire la carte de travail.

L'obtention du CPF conduit Javier à Boa Vista où se trouve le centre des impôts qui délivre le précieux document. Il s'y rend un mois plus tard, fin janvier 2018, et y reste jusqu'à son départ pour São Paulo qu'il rejoint le 5 mai grâce au Programme d'intériorisation. Dès son arrivée au foyer d'hébergement de São Mateus, il reçoit de l'argent - deux fois 300 réaux (R$) - de l'ONG catholique Cáritas[15], un organisme de la Conférence épiscopale nationale du Brésil (CNBB), membre de la puissante Caritas Internationalis. « Au début, quand on vient d'arriver, ça aide bien. Avec ça, on peut se retourner », dit-il.

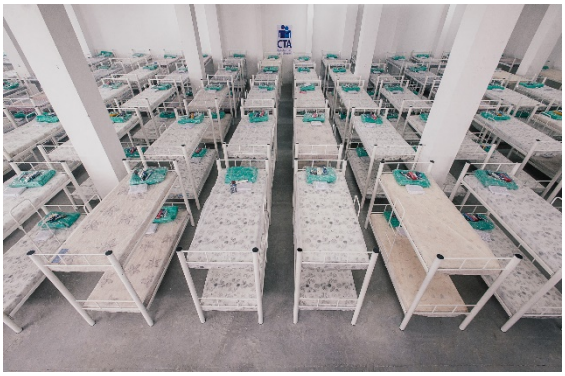
---

[13] Entrée au Brésil en 1951, cette Église évangélique pentecôtiste a été fondée en 1923 à Los Angeles (Oro, 2010 : 151).

[14] Le Cadastre des Personnes Physiques est un numéro d'identifiant fiscal dont l'importance est du même ordre au Brésil que le numéro de sécurité sociale en France.

[15] Le 10 janvier 2019, Caritas Brésil a lancé #EuMigrante, une campagne attirant l'attention sur la situation des migrants, en particulier vénézuéliens. Cette mobilisation est intervenue un mois après que le nouveau gouvernement de Jair Bolsonaro ait annoncé la sortie du Brésil du Pacte Global des Migrations de l'Organisation des Nations Unies.

Photographie n°4 : Foyer d'hébergement CTA de São Mateus. São Paulo, décembre 2017.
(Crédit : Mairie de São Paulo)



Photographie n°5 : Dortoir du foyer d'hébergement CTA de São Mateus.
São Paulo, décembre 2017.
(Crédit : Leon Rodrigues/SECOM, photo publique)

Javier ne sait pas à quelles obédiences appartiennent les entités et organisations religieuses qui l'aident au long de son parcours : « chrétiennes », « protestantes », « catholiques », « évangéliques », « pentecôtistes », cela ne semble pas important et, du reste, nombre d'ONG confessionnelles ne mettent pas en avant leur identité religieuse. Pour lui, elles sont toutes des Églises et même, plus précisément, « l'Église » auquel il donne le sens plus ample de religion : au même titre que la sienne, l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours, elles apportent « la présence spirituelle, la présence religieuse, et même l'argent ».

De son Église, Javier reçoit néanmoins un soutien différent qui n'est pas le fruit de rencontres fortuites au gré de son cheminement. Il n'est plus question ici d'ONG religieuses apportant ponctuellement une contribution spécifique à des migrants ou à des pauvres, sans distinction de religion pour la plupart. Nous nous pencherons dans la prochaine partie sur cette dimension de l'action sociale religieuse à travers les cas de la *Missão Paz* et la *Mesquita negra*. Ce que reçoit Javier des paroisses mormones par lesquelles il passe à São Paulo, est une aide au long cours pour ce qu'il nomme lui-même « les choses

primordiales », lesquelles relèvent précisément des sphères où se laissent lire les réussites et les progrès dans la vie : le travail, le logement, la nourriture et l'hygiène. Cette aide passe par les relations qu'il se crée et nourrit au sein de sa propre communauté religieuse, c'est-à-dire avec des « frères ». Au fil du temps, je m'aperçois de la présence et des effets de cette solidarité dans sa vie.

Nous avons vu qu'à son arrivée à São Paulo, le premier mouvement de Javier est de trouver une église mormone pour pouvoir assister à l'office du dimanche matin. Il se rend à la Chapelle Ala Sapopemba Sud, proche de son foyer. Un premier soutien ne tarde pas à se manifester. « Un frère de l'Église » rencontré à cette occasion lui propose ses premiers « petits boulots » (*bicos*) :

> Il m'a dit comme ça : « j'ai un boulot à faire pendant deux jours. Au moins, ça te permettra de recharger ta carte de métro ». J'ai travaillé deux jours avec lui comme aide-maçon. Puis, j'ai passé une journée à ne rien faire et là, il m'a proposé de travailler dans une école, sur un sol aussi, le sol du terrain de sport.

Une semaine après son arrivée, Javier doit quitter le foyer dans lequel il est logé avec une centaine de ses compatriotes, suite à des altercations violentes avec un travailleur social de l'endroit. Outre les comportements racistes dont il est l'objet, il conteste le règlement du foyer avec d'autres Vénézuéliens. Ce dernier, qui s'applique aux sans-abri normalement logés dans les CTA, leur impose des restrictions d'horaires qui ne sont pas compatibles avec la recherche d'un emploi dans une ville gigantesque, surtout lorsqu'on se trouve logé, comme eux, à 20 kilomètres de la région centrale. Les demandes d'assouplissement, soutenues par la Pastorale du Peuple de la rue et par Cáritas, portées jusqu'à la mairie de São Paulo avant la venue de Javier, ne sont pas entendues. Les choses s'enveniment et Javier est expulsé. Le voilà donc à la rue, quelques jours après son arrivée. Le secours lui vient alors d'un « frère de l'Église » rencontré à l'occasion du premier office qui l'héberge chez lui quelques jours. Puis l'évêque[16] de la Chapelle Ala Sapopemba intervient :

> Il a été très rapide. Ils m'ont trouvé un endroit où habiter, dans le quartier de Jardim São Gonçalo, près de l'église. Une chambre à louer pour 300 réaux. Ils ont payé la caution, parlé avec les gens, ils ont tout fait et ils m'ont dit : « c'est ce qu'on a trouvé, c'est ce qu'il y a de moins cher. Il y a tout, tu n'as qu'à payer 300 réaux ».

Cette chambre est libérée par « une sœur de l'Église » qui repart chez elle, dans l'intérieur de l'État, après avoir été serveuse pendant deux ans dans un restaurant de la région.

> J'ai regardé la chambre. C'était petit. La fille m'a tout laissé. Je n'ai payé que la table et les quatre chaises. Mais après l'évêque a dit : « Laisse ça. Combien ça t'a coûté ? L'Église va te le donner ». Il ne manquait que la bouteille de gaz mais

[16] Dans l'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours, l'évêque est le dirigeant de l'assemblée locale.

> l'évêque m'en a donné une. Il y avait tout. Pour ranger les habits, un frigo. Une chambre avec tout.

Javier se met alors à fréquenter une nouvelle église mormone, la Chapelle Ala São Mateus, proche de son nouveau logement, toujours dans la Zona Leste de São Paulo. Très vite après son emménagement, le même évêque lui « donne un travail » d'aide-cuisinier dans le restaurant où il est employé, son premier travail déclaré qu'il ne gardera pas longtemps : « c'était bien, mais le patron, sa philosophie, je n'aimais pas. En plus, je ne gagnais pas d'argent. 700 réaux, c'est peu[17] ».

A partir de là, Javier « se débrouille ». Il commence à aller régulièrement avec César et d'autres Vénézuéliens à la Maison de prière de la Pastorale du Peuple de la rue où ils ont le soutien du Père Júlio pour « trouver une forme de subsistance », « essayer de faire du fromage ». Il profite de la période pour connaître le centre de São Paulo et « apporte son CV » dans les magasins de la populeuse Rua 25 de Março. Il se déplace beaucoup et ramasse sur son chemin les cannettes qu'il trouve, comme il l'a fait pour survivre dans toutes les villes par lesquelles il est passé depuis son départ de l'île Magarita. Sauf qu'à ce moment précis, il les vend au jour le jour « pour gagner 4, 5 réaux pour le petit déjeuner au moins ». Au cours de nos déambulations, je m'aperçois qu'il a l'œil très exercé pour repérer cannettes et morceaux de cuivre qu'il continue de ramasser jusqu'à aujourd'hui. Le soir, il se met aussi à suivre une formation professionnelle de technicien en administration du SENAI[18].

Les « emplois fixes » et surtout « les petits boulots » non déclarés qu'accumule Javier au fil des mois sont multiples et nous n'en ferons pas le tour ici. Pour notre propos, il importe surtout de remarquer qu'il doit les premiers à des membres de son Église, et surtout de sa chapelle : soit qu'ils le prennent avec lui pour un temps (pour des travaux de peinture, transporter et décharger des marchandises, monter des meubles), soit qu'ils soient à l'origine des contacts qui débouchent sur des engagements de travail. Javier calcule qu'il lui faut au minimum 400 réaux pour « tenir le coup ». Ses frères mormons l'aident.

Mais ce n'est pas tout. Grâce aux relations qu'il tisse dans sa communauté religieuse, Javier fait la connaissance de celle qui devient sa petite amie en août 2018, Cristina, « cousine du frère qui est venu me chercher au CTA, le premier frère que j'ai connu, qui m'a aidé », dit Javier.

> Quand j'habitais chez ce frère de l'Église, j'ai connu sa famille. Pour l'anniversaire de ses jumeaux, il m'a dit qu'il allait me présenter ses proches, sa famille à lui, et c'est comme ça qu'il m'a présenté sa cousine […]. Au bout de trois mois, elle m'a invité à aller à un bal. J'y suis allé et c'est là qu'on a commencé à sortir ensemble ».

[17] A l'époque, le salaire minimum était de 954réaux.

[18] Service National brésilien de l'Apprentissage Industriel. Un an plus tard, il suivra un autre cours de langue portugaise du SEBRAE (Service Brésilien de Soutien aux micro et petites Entreprises), toujours le soir.

Cristina est divorcée et habite chez sa mère, avec sa fille de 11 ans et son frère, dans l'appartement d'un immeuble populaire (*conjunto habitacional*). Tous sont mormons et depuis que Javier est avec Cristina, il l'accompagne chaque semaine avec sa mère et sa fille à l'office du dimanche à la Chapelle Ala José Bonifácio qui se situe dans la région d'Itaquera où elles résident. Suivant les enseignements religieux avec elles, il ne fréquente plus la chapelle de son quartier, celle de São Mateus, ce qui l'embête beaucoup d'ailleurs, comme il l'exprime dans ces propos qui soulignent l'existence et l'importance, chez les Mormons, de l'entraide résidentielle :

> Je vais à l'église mais dans mon église, je suis considéré comme inactif. Car ça marche comme ça. Si tu habites à Itaquera, tu dois aller dans les églises de la région. Et si tu habites à São Mateus, tu vas à celle de São Mateus. Comme ça, on se connaît, on habite à côté, si tu as besoin de quelque chose, d'une aide quelconque, tu vas à l'église, c'est la famille, le quartier, la famille de l'église est comme ça. Donc, si tu habites à Itaquera, comment je vais savoir si tu as besoin de quelque chose, si tu as un problème ? Et comment tu vas savoir pour moi aussi ? Comment est-ce qu'on va se renforcer les uns les autres ? Il faut toujours être en contact. Pour l'instant, j'habite à São Gonçalo, je suis du pieu[19] de São Gonçalo, de l'église de São Mateus. Mais le dimanche, je fréquente l'église à Itaquera. Alors, je suis absent à Itaquera parce que ma fiche est à São Mateus et à São Mateus, je suis inactif. Alors, aux yeux des statistiques de l'Église, je n'assiste pas ici et je suis inactif là-bas. Mais Lui, il sait.

Quand je le retrouve en mai 2019, Javier est décidé à quitter son quartier pour aller s'installer dans celui de Cristina, à Itaquera. Il travaille depuis plusieurs mois dans cette région où il a d'abord trouvé un emploi dans une station de lavage automobile puis dans un restaurant dont il s'occupe du buffet. Il pense aussi qu'il lui sera plus facile d'y trouver un second travail que dans le quartier où il habite. Dépendant des bus et invité avec insistance à dîner le soir par la mère de Cristina, il a du mal à retourner chez lui pendant la semaine :

> Sa mère me téléphone : « Viens dîner à la maison, tu rentreras chez toi après ». Tu parles ! On discute, on étudie [des textes religieux], on prend du bon temps et quand on regarde l'heure, il est déjà 23h ! « Non, ne t'en va pas, il est tard, dors sur un matelas dans le salon ! ». C'est comme ça que j'ai commencé à penser à déménager et tout s'est bien goupillé.

Et de fait, les choses se sont bien enchaînées. Tout d'abord, Javier a obtenu cet emploi au restaurant grâce aux relations qu'il s'est faites dans le quartier,

[19] Le pieu est une des unités administratives de l'organisation de l'Église mormone. La plupart des régions où elle est installée sont divisées en pieux lesquels se composent de plusieurs paroisses et ailes ou branches.

quand il travaillait à la station de lavage. L'établissement possède trois étages, le travail y est fatigant mais déclaré : « c'est le travail le plus stable, le meilleur que j'aie eu depuis que j'ai quitté l'île Margarita », dit-il. Il est nourri une à deux fois par jour, le restaurant est beau et il a un uniforme : « on se sent bien habillé, ça aide à se sentir bien, on se regarde dans la glace toute la journée pour être soigné, bien coiffé pour le client ». Il dit être content et fait les comptes : 1400,00 R$ de salaire (300 R$ de plus qu'à la station de lavage) desquels il doit retirer 200,00 R$ pour ses allers et retours en bus São Mateus/ Itaquera et 300 R$ pour le loyer de sa chambre. Il calcule qu'en habitant à Itaquera, il pourra économiser les frais de transport.

Ensuite, alors qu'il travaillait encore à la station de lavage, l'état de santé de la tante de Cristina - la sœur de sa mère, infirmière, mormone également - s'est considérablement détérioré. Elle souffrait de diabète et n'a pas supporté la dernière opération. Javier dit s'être beaucoup occupé d'elle, il la portait dans ses bras à cause de sa jambe coupée, lui faisait ses pansements. C'est lui qui l'a même portée jusqu'au cimetière.

> Un mois après sa mort, ils m'ont dit d'aller habiter dans son appartement. La mère de ma petite amie m'a donné la clef. « Vas-y et occupe-t'en car il y a la récolte de café. Ivan ne reviendra pas avant septembre ». Ivan, c'est le fils adoptif [de la tante], il habite à Minas. Elle a un autre fils à elle qui lui a été volé quand il avait cinq ans. […] Ivan a pris l'héritage mais comme l'autre fils n'est pas réapparu, il ne peut rien faire de l'appartement. La mère m'a dit : «si tu es d'accord, tu paies l'électricité et les charges ». L'eau est déjà incluse. J'imagine que je vais payer 200 réaux.

Et de conclure, voyant dans ce logement inespéré un bienfait en retour pour ses soins et son dévouement désintéressés, conformes au « don de soi » dont les Mormons font l'éloge :

> Je l'ai aidée [la tante] et maintenant son fils me téléphone ! J'ai fait le travail, de tout mon cœur, sans arrière-pensées, je travaillais à la station de lavage, je n'imaginais même pas que j'allais travailler au restaurant, je faisais mes allers et retours avec São Mateus… Mais c'est triste. Ici, je sens que j'ai une famille dans d'autres personnes.

Aux dernières nouvelles du 24 avril 2020, environ un an après ces échanges, Javier vit toujours dans l'appartement de la tante. Devenu 1er Conseiller du Conseil dominical, il a pris du galon dans l'église mormone d'Itaquera qu'il continue de fréquenter avec Cristina[20], sa mère et sa fille :

[20] Laquelle travaille désormais au sein de l'Association Nationale des Immigrants Vénézuéliens à São Paulo (ANIVE).

Ils savent comment je suis maintenant, ils me connaissent, ils m'aident. Pour le travail, pour la nourriture aussi quand je n'y arrive pas. S'il y a une place, on se le dit, on s'aide, tu comprends ? C'est comme dans un club. Tu as des privilèges.

Par contre, il a perdu son emploi au restaurant et en pleine épidémie de Covid-19, il est le seul employé à travailler dans sa nouvelle entreprise de nettoyage. Ses cours à l'UNIFESP ont fait long feu pour l'instant et il voit peu Cristina pour ne pas contaminer sa mère âgée. Quant à l'important rituel dominical de la réunion de Sainte-Cène[21], il le réalise pour l'instant seul chez lui, comme prescrit par son Église.

Carte 1 - Carte des régions et quartiers de São Paulo.
Encerclés en orange, ceux investis par Javier (São Mateus, Itaquera, Centro).
(Source : SMDU/DEINFO)

LIEUX ET ACTEURS DE L'ACTION SOCIALE RELIGIEUSE : UNE SOLIDARITÉ AU SERVICE DES MIGRANTS

En matière d'immigration, le Brésil est un pays plutôt accueillant, héritier d'une longue tradition d'hospitalité, notamment à l'égard des réfugiés[22]. Ainsi

[21] Service de culte au cours duquel la Sainte-Cène - semblable à la communion, le vin étant néanmoins remplacé par de l'eau - est offerte aux membres de l'Église.

[22] Signataire de la convention de Genève et du protocole de 1967, il appartient depuis 1958 au Comité exécutif de l'UNHCR. Les demandes d'asile se sont multipliées depuis 2010. Entre 2017 et 2019, le Brésil en a enregistré 288.796 dont 121.219 dans l'État de Roraima suivi de l'État de São Paulo. 65% d'entre elles concernaient des hommes. En tête des demandes, les Vénézuéliens (46,75%) - en 2017, le Roraima a enregistré une augmentation de 300% des demandes d'asile par rapport à l'année antérieure - suivis des Haïtiens (25,5%), Cubains, Sénégalais, Angolais, Bangladais et Syriens pour les plus nombreux. (Sources : *Sistema de*

Javier a-t-il bénéficié d'une politique intégratrice qui lui a donné très rapidement accès au marché du travail brésilien. Cette caractéristique va néanmoins de pair avec une faiblesse des structures d'accueil et d'accompagnement. Cette dernière s'est encore accrue dans le contexte de forte augmentation des flux migratoires marqués depuis dix ans par des entrées massives de nouveaux migrants originaires des pays du Sud [23]. Nombre de migrants rencontrés à São Paulo expriment d'ailleurs, non sans amertume, le sentiment que leur cause l'expérience de cette situation : s'il est facile d'entrer au Brésil et d'y « avoir des papiers » - « le Brésil reçoit tout le monde » - après « c'est à toi de te débrouiller », « c'est la rue », disent-ils.

De fait, contrairement à la France où l'État est directement engagé comme acteur central avec des services d'accompagnement administratif et juridique et un large réseau d'accueil et d'hébergement, le réseau social brésilien en charge des migrants est précaire (Saglio-Yatzimirsky et Gebrim, 2017)[24] et dominé par les entités religieuses d'action sociale. Ces dernières regroupent au Brésil « un univers extrêmement varié d'organisations - Églises, associations, fondations, ONG nationales ou internationales ou encore simples rassemblements de quartier - qui ont en commun une affiliation religieuse clairement affichée et revendiquée, et pour mission de réaliser des projets sociaux (entendus au sens large) visant à promouvoir un développement en harmonie avec leurs principes (…) » (Mourier, 2013b : 106). L'écrasante majorité d'entre elles sont chrétiennes et majoritairement catholiques, mais à une moindre échelle, d'autres familles religieuses participent activement à l'action sociale du secteur volontaire - spirite-kardéciste, afro-brésilienne et musulmane – toutes au nom de la charité. La situation n'est pas nouvelle :

> Tout au long de son histoire, l'État, confronté à d'importantes faiblesses et limité dans sa capacité d'action a admis, reconnu et parfois promu l'œuvre sociale des entités religieuses. (…) D'aucuns considèrent même que sans ce « matelas de sécurité » sociale, constitué de longue date par le secteur volontaire religieux, l'État brésilien n'aurait peut-être pas survécu à ses nombreuses crises et erreurs de parcours, tant sa marge de manœuvre aurait été réduite (Mourier, 2013a : 139).

Tráfego Internacional – MAR et ACNUR). Selon les données du CONARE, le Brésil comptabilisait en 2020 43.000 réfugiés dont presque 90% étaient des Vénézuéliens.

[23] Et notamment, celle des Haïtiens depuis le séisme de 2010, des Syriens depuis le début de la guerre civile en 2011 et des Vénézuéliens depuis 2016 en raison de l'aggravation de la crise économique dans leur pays. La croissance de l'immigration africaine attire notamment l'attention (Source : Relatório Anual do Observatório das Migrações Internacionais – OBMigra 2019).

[24] De leur côté, les auteurs de *Human rights in evidence* observent que « the vast majority of Brazilian municipalities do not have a first reception center and for that reason civil society organizations play a fundamental role in supporting the State in the reception of children and adolescents from other countries. Missão Paz is one example of a civil society organization which provides shelter for migrants and refugees in the city of São Paulo » (2019 : 183).

Au Brésil, l'action des entités religieuses en faveur des migrants est donc très importante. Institutionnalisée ou non, elle s'exerce dans et depuis des lieux qui sont, pour certains, notoirement connus pour cela - c'est le cas de la *Missão Paz* à São Paulo - et pour d'autres, publiquement ignorés comme tels, à l'image de la *Mesquita negra* qui s'inscrit beaucoup plus discrètement dans le champ de la solidarité. Toutes deux sont des lieux du religieux, fruits des migrations internationales : lieux de passage(s) ou d'ancrage pour les migrants, elles représentent des espaces autant religieux que migratoires dans la ville de São Paulo[25].

La *Missão Paz* : un complexe très hospitalier

Photographie n° 6 : Dans la cour de la *Missão Paz*, face au portail d'entrée. São Paulo, mai 2018. (Crédit : Armelle Jacquemot)

Partenaire de l'UNHCR, l'ONG *Missão Paz* est, avec Caritas archidiocésaine, l'institution principale d'accueil et d'accompagnement des migrants à São Paulo[26]. Elle constitue un repère urbain central pour des migrants de toutes confessions et nationalités et, pour certains d'entre eux, un point d'ancrage résidentiel, social et commercial. Autour de la *Missão* s'est ainsi installée une importante communauté d'Haïtiens avec ses associations[27], commerces, barbiers, salons de beauté et bars : depuis 2010, elle a redessiné le paysage

[25] En 2019, la ville comptait 361.000 migrants, soit environ 3% de sa population selon les données du Sistema Nacional de Registro de Estrangeiros (Sincre).
[26] Selon Bastos et Stefanelli (2016 : 264), de 2004 à 2014, la *Missão* a pris en charge 65.387 migrants provenant principalement d'Amérique du Sud.
[27] Notamment, l'União Social dos Imigrantes Haitianos (USIH).

urbain et social du Glicério, quartier de la région centrale où la *Missão* est installée[28].

Fondée et gérée par la congrégation catholique des Scalabriniens[29], l'institution possède un bel espace, une grande cour qui permet les échanges et abrite, outre l'œcuménique église Nossa Senhora da Paz, les bâtiments de ses divers services et activités à destination des migrants et réfugiés[30]. S'y trouve notamment la *Casa do Migrante* (« Maison du Migrant »), important foyer d'accueil de la ville, bien connu et prisé des migrants qui y connaissent des conditions plus souples et confortables que dans les foyers publics. Elle peut recevoir jusqu'à 110 personnes (indépendamment de l'appartenance religieuse), en pension complète, pour une durée maximale de quatre mois (davantage s'il y a des enfants). Au moment où Javier est arrivé à São Paulo, c'est dans ce foyer qu'ont été conduites les familles vénézuéliennes avec lesquelles il a voyagé alors que les hommes seuls, comme lui, ont été dirigés vers le foyer municipal de São Mateus. On a là du reste un bel exemple des partenariats public-religieux qui sont monnaie courante au Brésil et à São Paulo : les pouvoirs publics délèguent à la *Missão Paz* les fonctions d'accueil.

Photographie n° 7 : Dans la cour de la *Missão Paz*, devant l'Église Nossa Senhora da Paz, la TV Globo attend l'arrivée en bus à la *Casa do Migrante* de Vénézuéliens du Programme d'intériorisation en provenance de Boa Vista. São Paulo, juillet 2018.
(Crédit : Armelle Jacquemot)

Début août 2019, la *Casa do Migrante* abritait 85 personnes dont 4 familles (66 hommes, 12 femmes, 7 enfants) de 19 nationalités différentes : des Vénézuéliens (36) qui continuaient d'arriver via le programme

[28] Au sujet de ces ancrages observés autour des églises et des institutions religieuses, voir l'article de Julie Picard (2014).
[29] Fondée en Italie en 1887 par l'évêque Jean-Baptiste Scalabrini pour venir en aide aux immigrés italiens, elle est aussi connue comme congrégation des Missionnaires de Saint-Charles.
[30] La *Missão Paz* se consacre aux migrants, au départ italiens, depuis les années 1930.

d'intériorisation, des Haïtiens (10), des Péruviens (3) et un Bolivien ainsi que des Africains provenant, par ordre décroissant, d'Angola, du Cameroun, de la Guinée, du Burkina Faso, du Congo RDC, de la Côte d'ivoire, du Libéria, de la Somalie, de la Sierra Leone, du Togo et du Maroc.

Photographie n° 8 : L'entrée de la *Casa do Migrante*. São Paulo, juillet 2018.
(Crédit : Armelle Jacquemot)

Photographie n° 9 : Le réfectoire de la *Casa do Migrante*. São Paulo, juillet 2018.
(Crédit : Armelle Jacquemot)

Photographie n° 10 : La cour intérieure de la *Casa do Migrante*. São Paulo, juillet 2018.
(Crédit : Armelle Jacquemot)

Véritable complexe au service des migrants, la *Missão Paz* n'est pas qu'un lieu d'accueil. Elle est un espace d'appui complet. Son « Centre Pastoral et de Médiation des Migrants » (CPMM) offre, outre une aide administrative pour l'obtention des papiers brésiliens, la régularisation des situations et un soutien juridique, l'accompagnement d'assistantes sociales et un appui psychologique, l'accès à des soins publics de santé[31], des cours de portugais, une orientation vers des formations professionnalisantes et enfin, l'accès à du travail déclaré, une dimension de ses activités sur laquelle j'ai plus particulièrement porté mon attention jusqu'à présent. En lien avec ses objectifs d'insertion des migrants et réfugiés dans la nouvelle société, la *Missão* propose en effet des « processus de médiation pour le travail » qui organisent la mise en relation, médiatisée par des bénévoles de son « axe travail », de potentiels employeurs brésiliens avec des migrants candidats au travail, deux après-midi par semaine[32].

Photographie n° 11 : A la fin d'un recrutement à la *Missão Paz*. São Paulo, mai 2019.
A gauche : les trois recruteuses de la chaîne de magasins C&A, à la recherche d'un opérateur logistique.
A droite : les trois migrants retenus pour une ultime sélection : Alejandro (Venezuela), Christian (Congo Kinshasa), King (Congo RDC). Derrière eux, l'image de João Batista Scalabrini, « apôtre des migrants ».
(Crédit : Armelle Jacquemot)

C'est lors de ces séances de recrutement que j'ai rencontré Ricardo, 31 ans, célibataire sans enfant, originaire de Caracas, avec lequel j'ai construit le même type de relation, poursuivie jusqu'à aujourd'hui, qu'avec Javier. Infirmier de profession, il s'était présenté au côté de deux Angolais, pour un travail d'auxiliaire de vie à demeure auprès d'un homme tétraplégique qui vivait entre São Paulo et Brasília. Il était alors logé à la *Casa do Migrante* et avait six mois de Brésil derrière lui. Il avait décidé de quitter le Venezuela car

[31] Travaillent dans ledit « axe santé » de la *Missão Paz*, des médecins, acuponcteurs, physiothérapeutes, dentistes, psychologues et psychanalystes qui sont des bénévoles.
[32] La *Missão* abrite également un important Centre d'Etudes Migratoires (CEM) qui publie la Revue *Travessia* et une radio, Rádio Migrantes.

son salaire, devenu trop médiocre, ne lui permettait plus de faire face au traitement coûteux d'un de ses frères, schizophrène. La mort de la patiente pour laquelle il travaillait a été l'événement déclencheur de son départ. Un an après notre rencontre, Ricardo me confiait néanmoins un autre motif : à Caracas, il était l'objet de menaces de mort de la part de voisins homophobes qu'il soupçonnait d'avoir plusieurs fois drogué sa nourriture. L'assassinat de l'ami qui l'avait accompagné au commissariat le jour où il a porté plainte, semble avoir été le facteur décisif d'un départ qui prend l'allure d'une fuite.

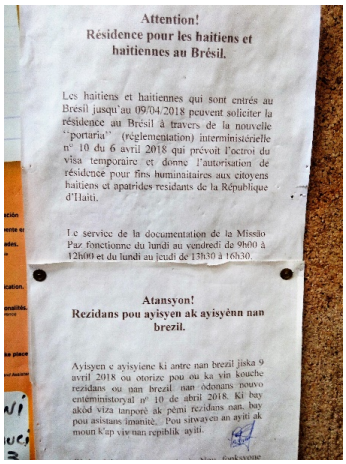
Sa première destination brésilienne a été Manaus mais après s'être fait volé l'ensemble des objets qu'il vendait dans la rue, il a formé le projet de se rendre à São Paulo où il a un ami danseur et professeur de yoga. Pour y parvenir, il s'est d'abord rendu à Porto Velho à quelques 900 kilomètres de Manaus par la route. Il y est resté cinq mois, le temps de réunir l'argent nécessaire à la poursuite de son voyage jusqu'à São Paulo. A la *Missão*, il a trouvé un hébergement dès son arrivée et presque aussitôt un travail puisqu'il a été pris à l'issue des entretiens ce jour-là. L'emploi était sous-qualifié mais il résolvait dans l'immédiat ses problèmes d'argent et lui garantissait un logement. Deux mois plus tard, il y renonçait néanmoins à cause des conditions de travail, éloignées des engagements pris : jamais remplacé, corvéable à merci de jour comme de nuit, totalement isolé à Brasília où travaillait son patient, il n'avait plus aucun horizon d'amélioration. C'est alors à la porte de la *Missão* qu'il est venu frapper une seconde fois. Avec le même succès, puisque quinze jours plus tard, il y a trouvé une embauche pour un travail d'opérateur téléphonique en langue espagnole. Le salaire, bien meilleur, lui a permis de louer une chambre et de devenir indépendant.

Il a conservé cet emploi pendant une année jusqu'à son départ pour la France (via le Portugal) où il a fait une demande d'asile et est depuis logé par une association à Pau dans l'attente impatiente de son audition à l'Office français de protection des réfugiés et des apatrides (Ofpra). La semaine précédant la date de sa convocation à Paris, Ricardo, pratiquant de la santería, est allé faire une offrande à l'orisha Yemayá[33] sur la plage de Biarritz pour favoriser une issue positive à cette rencontre dont dépend fortement l'obtention du statut de réfugié[34]. Vivant sa migration comme mue par la volonté de ses orishas, il réagit à tout ce qui lui arrive avec un optimisme déconcertant et reste enchanté par la *Missão Paz* qui lui a offert un soutien précieux à São Paulo. Sur le chemin de sa migration, le Brésil aura été « un pays trampoline[35] ».

[33] Déesse de la mer.

[34] Cette audition n'a finalement pas eu lieu à cause du premier confinement national, annoncé le jour de son arrivée à Paris, le lundi 16 mars 2020.

[35] J'emprunte l'expression à des réfugiés syriens installés à São Paulo qui considèrent le Brésil ainsi pour ce qui les concerne.



Attention!
Résidence pour les haitiens et haïtiennes au Brésil.

Les haitiens et haitiennes qui sont entrés au Brésil jusqu'au 09/04/2018 peuvent solicitier la résidence au Brésil à travers de la nouvelle "portaria" (réglementation) interministérielle n° 10 du 6 avril 2018 qui prévoit l'octroi du visa temporaire et donne l'autorisation de résidence pour fins huminaitaires aux citoyens haitiens et apatrides residants de la République d'Haiti.

Le service de la documentation de la Missão Paz fonctionne du lundi au vendredi de 9h00 à 12h00 et du lundi au jeudi de 13h30 à 16h30.

Atansyon!
Rezidans pou ayisyen ak ayisyènn nan brezil.

Ayisyen e ayisyiene ki antre nan brezil jiska 9 avril 2018 ou otorize pou ou ka yin kouche rezidans ou nan brezil nan odonans nouvo enterministoryal n° 10 de abril 2018. Ki bay akòd vìza tanporè ak pèmi rezidans nan, bay pou asistans imanitè. Pou sitwayen an ayiti ak moun k'ap viv nan repiblik ayiti.

Photographie n°12 : Affichage à la *Missão Paz* à destination des Haïtiens. São Paulo, juillet 2018. (Crédit : Armelle Jacquemot)

La *Mesquita negra* : un lieu de culte, espace de solidarité

C'est grâce à un franciscain, le Frère Agostino, que j'ai atterri à la *Mesquita negra*, une appellation qui lui vient des migrants et réfugiés africains qui la fréquentent très majoritairement. Je l'ai rencontré sur le parvis de l'Église Nossa Senhora do Rosário dos Homens Pretos où il venait en aide depuis plusieurs semaines aux occupants irréguliers d'un immeuble qui s'était effondré à deux pas de là[36]. Après une première journée passée ensemble, il m'a envoyé le téléphone « d'un ami, Ali », avec lequel il voulait me mettre en contact. Je devais mieux comprendre cette mise en relation par la suite, quand je m'aperçus que Frère Agostino et Ali agissaient de concert auprès de personnes vivant dans la rue et des squats de la région centre de São Paulo.

Photographie n° 13 : Sans-abri installés sur le Largo do Paissandu dans l'attente d'une solution de relogement par la Mairie de São Paulo. Parmi eux, de nombreux migrants. São Paulo, juillet 2018. (Crédit : Armelle Jacquemot)

36 https://www.lemonde.fr/ameriques/video/2018/05/01/bresil-une-tour-en-feu-s-effondre-en-plein-centre-ville-de-sao-paulo_5293006_3222.html

C'est donc avec Ali, musulman, psychologue et officier de réserve des forces spéciales, que j'ai commencé à me rendre à la *Mesquita negra* un vendredi matin où, comme chaque semaine, il allait prier et vacciner ceux qu'il appelle lui aussi ses « frères » : frères au titre de la religion et frères au titre de la migration puisqu'il a lui-même quitté la Turquie avec ses parents, médecins de l'ONU, à l'âge de cinq ans pour aller en Espagne où il a vécu jusqu'à son départ pour le Brésil il y a une quinzaine d'années dans le contexte d'un divorce difficile. Remarié aujourd'hui avec une Brésilienne musulmane, il a un fils, adulte, qui vit toujours en Espagne.

Photographie n° 14 : Installée au-dessus d'un cyber-café, la *Mesquita negra* occupe le dernier étage de cet édifice de la région centrale. São Paulo, mai 2019. (Crédit : Armelle Jacquemot)

Fondée en 1974 par un groupe de jeunes afro-brésiliens inspirés des Black Muslims, produit de scissions et de déménagements successifs, la mosquée abrite aujourd'hui la plus grande communauté de musulmans africains de la Grande São Paulo[37], originaires de Tanzanie, Somalie, Erythrée, Sierra Leone, Guinée, Guinée Bissau, Sénégal, Nigeria, Afrique du Sud, pour les plus représentés en 2018 et 2019. S'y mêlent quelques Marocains, Algériens, Syriens, Palestiniens, quelques Brésiliens également, parmi lesquels l'un des imams. Ici aussi, la religion fait office de socle commun mais bien moins avec des Brésiliens, comme dans le cas de Javier avec ses frères mormons, qu'entre Africains, très divers entre eux, tant du point de vue des langues que des cultures.

Constituée en association, la *Mesquita negra* vit de coopérations volontaires pour son fonctionnement religieux, des contributions financières annuelles (*zakat*) et sporadiques (*sadaqa*) de ses fréquentateurs et de dons occasionnels.

[37] La Grande São Paulo ou *Região metropolitana de São Paulo* est une conurbation constituée de 39 municipalités dont celle de São Paulo.

« Nous fonctionnons sans ressources extérieures, sans aide de la société musulmane, sans être une ONG, sans aide du gouvernement, sans aide de personne », dit Ali. Au-delà des cinq prières quotidiennes[38], des festivités du calendrier musulman, des célébrations, des cours de Coran et d'arabe, elle apporte une aide de type humanitaire. Avec ses deux salles d'eau pour les ablutions et sa cuisine pour la préparation des repas collectifs, elle sert d'abri aux voyageurs de passage comme aux migrants en difficulté qui, hommes et femmes, peuvent dormir dans la grande salle de prière dans leurs espaces respectifs, se laver et se faire à manger. « La mosquée est la maison que les migrants n'ont pas », « un centre d'accueil et d'amour ouvert à tous », dit Ali qui ajoute que «100% des migrants qui fréquentent la mosquée vivaient dans la rue ». Elle offre aussi des repas préparés par ses membres, distribue des paniers alimentaires de base, collecte des vêtements et des couvertures qu'elle distribue aussi à des institutions catholiques et à des personnes qui vivent dans la rue. « A la mosquée, il n'y a personne sans travail. On achète des lunettes, des montres bon marché pour qu'ils puissent les revendre dans la rue », dit Ali, qui souligne avec fierté cette autre forme de solidarité : « ici, nous ne faisons pas dans l'assistencialisme en donnant un plat de nourriture mais dans l'assistance sociale véritable. On travaille à changer les mentalités et à ouvrir des possibilités de travail pour que la population de la mosquée ne compte aucun sans emploi ».

Toutes sortes d'activités et d'actions sont réalisées à la mosquée, fondamentalement tournées vers le soin et la protection : des cours d'auto défense pour les femmes, des cours de secourisme et de prévention incendie, des vaccinations (contre la grippe et la rougeole), des tests de glycémie, sans compter l'accès extérieur à des soins psychologiques dans le cabinet d'Ali et à des consultations et des interventions médicales dans l'hôpital public où officie Armando, médecin anesthésiste, lui aussi musulman et migrant d'origine chilienne. Tous deux font partie d'un petit groupe de paramédicaux, secouristes et médecins musulmans dotés d'une formation militaire qui portent assistance de jour comme de nuit aux sans-abri et aux occupants des immeubles abandonnés du centre-ville, parmi lesquels de nombreux migrants. Sans existence officielle, ils interviennent à São Paulo comme ailleurs au Brésil sur le terrain de catastrophes : « notre travail est anonyme. Le Coran dit que l'aide doit être gratuite », dit Ali.

Ainsi la *Mesquita negra* est-elle tout autant un espace de culte qu'un espace migratoire, un lieu de sociabilité qu'un lieu de solidarité dans lequel j'ai observé la venue quasi quotidienne de nouveaux migrants et réfugiés. S'emparant des ressources de l'écriture cinématographique, des propriétés descriptives et expressives des images et des sons, le film ci-dessous se propose de montrer cette réalité en immergeant le lecteur[39] dans ces différentes dimensions intégrées. Réalisé à partir de rushes filmés sur ce

[38] La prière du vendredi (*salat al-jumu'ah*) rassemble en moyenne deux cents personnes.
[39] Qui devient alors spectateur.

terrain en 2019, il décrit la variété des activités qui se déroulent à la mosquée un samedi de ramadan : aussi bien celles liées à la religion, qui scandent la journée (prières, profession de foi, repas de rupture du jeûne), que celles tournées vers la protection.

Photographie n° 15 – Vignette du film « Un samedi de Ramadan à la Mosquée noire de São Paulo », 2020, 35'. Réalisation : Armelle Jacquemot.
Version sous-titrée en français : https://www.canal-u.tv/video/smm/un_samedi_de_ramadan_a_la_mosquee_de_la_republique_sao_paulo_bresil.58111

Mais le film ne fait pas que montrer. A travers le discours que tient Ali, figure expressive de la mosquée, il donne aussi accès à la vision que ce dernier a de l'islam - sa pratique doit passer par l'action - et au sens qu'il confère au « travail » réalisé à l'intérieur comme à l'extérieur de la mosquée : « chacun choisit sa façon de vivre l'islam. Nous, on a choisi de vivre l'islam en aidant ceux qui ont besoin », dit-il aux participants de son cours de secourisme et ce, sans distinction de religion, couleur, orientation sexuelle et classes sociales. Pour lui, « être secouriste et sauveteur » est un « sacerdoce », et on perçoit bien que le cours qu'il dispense, peu axé finalement sur l'apprentissage des techniques par les participants, est surtout un moyen de sensibiliser à « l'islam enseigné dans cette mosquée » pour recruter des migrants musulmans qui deviennent à leur tour des acteurs de la solidarité en secourant « les frères qui souffrent » dans la rue, et pas seulement leurs frères de religion. « C'est par le travail qu'on montre sa foi », et non pas en se contentant de prier et d'étudier le Coran à l'intérieur de la mosquée. Car « l'amour sans action n'est pas l'amour ».

Cette vision, qu'il partage avec le Père Júlio et frère Agostino, permet de comprendre leur coopération. Hors de ses murs, la *Mesquita negra* développe en effet des actions coopératives avec des acteurs religieux catholiques dans le cadre de ce qu'Ali nomme « le travail interreligieux du projet social et sanitaire » dont il est le grand instigateur : un projet dans lequel « des musulmans travaillent main dans la main avec des prêtres pour aider ceux qui en ont besoin, les malades » : non plus seulement des migrants ou des musulmans mais plus globalement des personnes en situation de rue. En l'accompagnant dans ses déambulations, je retombe sur l'église du Père Júlio

où il vaccine chaque semaine des sans-abri, je retrouve le Frère Agostino avec qui il visite régulièrement les habitants de squats et de campements des quartiers centraux, je vais dans la communauté franciscaine du Frère Agostino où il vaccine aussi. La mosquée donne des vêtements à l'église du Père Júlio qui a son tour fait des donations à la mosquée sous forme de nourriture au moment du ramadan et prête à Ali une salle pour faire ses consultations psychologiques gratuites. Frère Agostino fréquente la *Mesquita negra*, partage des repas avec ses membres. A Pâques et à Noël, Ali et sa femme distribuent des friandises à des enfants hospitalisés. Il faudra bien sûr approfondir l'ethnographie de cette forme non-institutionnalisée et non-visibilisée de coopération interreligieuse dans le champ de la solidarité. L'engagement de certains acteurs du religieux, s'il tire son sens de vertus et valeurs prônées par leurs religions (la charité, le don de soi), dépasse largement ce cadre à leurs propres yeux. « Notre projet est loin d'être un projet religieux », dit ainsi Ali : « c'est un projet social humanitaire qui par le fait du destin est né parmi des musulmans. Il est né dans la rue ».

Photographie n° 16 : Des membres de la *Mesquita negra* distribuent des couvertures à des personnes en situation de rue dans le centre ville. São Paulo. Août 2019. (Crédit : Chris Juma)

Photographie n° 17 : Ali vaccine dans un hangar désaffecté du quartier de Mooca, où se sont relogées des familles de la Favela do Cimento incendiée en mars 2019. São Paulo, mai 2019. (Crédit : Armelle Jacquemot)

Photographie n° 18 : Ali vaccine dans le foyer de la communauté franciscaine de Frei Agostino assis à sa droite. São Paulo, mai 2019. (Crédit : Armelle Jacquemot)

Photographie n° 19 : Chris trie du linge avant sa distribution à des sans-abri dans l'église du Père Júlio. São Paulo, août 2019. (Crédit : Ali Mansur)

CONCLUSION

La communauté religieuse à laquelle appartient Javier lui a donné accès à un réseau social d'entraide très efficace. A peine le pied posé à São Paulo, il trouve une culture mormone d'appui qui fait office de socle commun avec ses frères brésiliens. Il est intégré spirituellement et socialement au sein de sa communauté ecclésiastique qui, des évêques aux simples membres, veille localement à ce qu'il ne manque de rien d'essentiel : un toit, du travail, de la

nourriture, de l'argent mais aussi des relations sociales avec des Brésiliens de même confession. Sa famille religieuse lui donne même accès à une famille tout court : sa relation avec Cristina consolide son implantation et augmente encore ses chances de s'intégrer. Le cas de Javier n'est pas un cas isolé du point de vue de sa religion[40] ni, plus généralement, du point de vue de l'action sociale religieuse à São Paulo, notamment aux étapes cruciales que sont l'arrivée et l'installation dans le pays d'accueil.

L'accent est souvent mis sur le frein que les religions pourraient constituer pour l'intégration des migrants dans les sociétés d'accueil, le danger de repli sur soi qu'elles représentent, l'obstacle qu'elles posent à l'émancipation individuelle, l'instrumentalisation qu'elles font des actions de secours à des fins de recrutement de nouveaux adeptes. Si l'on s'en tient aux parcours et aux expériences de Javier, César, Ricardo, Peterson, Chris, Hajar, Zainab, Ali et quelques autres, il semble qu'à un moment de l'existence où les épreuves et les chocs multiples de la migration intensifient le besoin de sens, d'assurance et de protection, les religions représentent plutôt un bienheureux filet de sécurité qui aide à rebondir : à l'arrivée dans les sociétés d'accueil sans aucun doute, mais aussi aux étapes ultérieures, qu'elles conduisent à des installations durables ou vers d'autres horizons.

Chacun depuis leur religion, Ali, Père Júlio, Frère Agostino, partagent une commune vision de la charité qui va très au-delà de l'aide ponctuelle ou de la simple aumône : pour eux, la charité est un mode de vie à adopter, une conduite à suivre qui ne s'arrête pas aux frontières institutionnelles de leur propre religion ni à leurs membres. Elle englobe tous les laissés pour compte et passe par l'action, dans la rue notamment. Dans leur travail en faveur des démunis, ces trois-là additionnent leurs forces et s'entraident. La charité peut prendre bien des formes dans les religions qui en font une vertu cardinale. Quelles qu'elles soient, sa pratique ordinaire - par des religieux ou des laïcs, des organisations ou des individus - produit de la solidarité qui n'est souvent pas à destination des seuls adeptes.

Partout, et notamment dans une mégalopole aussi impitoyable pour les pauvres que São Paulo, le soutien, le réconfort et l'impulsion que les religions (leurs lieux, agents, croyances, pratiques et dispositifs) apportent aux étrangers vulnérables méritent d'être considérés et mis, comme objet d'étude, au rang des solidarités qui permettent de faire face aux crises et aux menaces qui affectent aussi bien les existences individuelles que les sociétés. Pour bien connaître cette source, religieuse, de la solidarité, il importe d'en faire

[40] Dans son travail sur les migrants mormons d'origine sud-américaine vivant en région parisienne et à Madrid, E. Mourier (2010) montre combien l'Église mormone à travers sa structure, sa culture, ses réseaux et ses programmes d'aide sociale participe pleinement aux différentes étapes du processus migratoire de ses membres migrants avec des répercussions très concrètes sur leur intégration.

l'ethnographie longue et minutieuse en partant des expériences et parcours de tous ceux qu'elle met en lien[41].

BIBLIOGRAPHIE

Senia BASTOS, Mércia STEFANELLI, « Missão Paz: Lugar de Hospitalidade e Acolhimento aos I-Migrantes em São Paulo, SP », *Revista Rosa dos Ventos - Turismo e Hospitalidade*, vol. 3, n° 8, 2016, pp. 256-273.

Sophie BAVA, Katia BOISSEVIN, « Dieu, les migrants et les États. Nouvelles productions religieuses de la migration », *L'année du Maghreb*, n°11, 2014, pp. 7-15.

Véronique BOYER, *Expansion évangélique et migrations en Amazonie brésilienne*, Paris, IRD - Khartala, 2008.

Stefania CAPONE, « Religions " en migration " : de l'étude des migrations internationales à l'approche transnationale », *Autrepart*, n°56, 2010, pp. 235-259.

Amanda S. A. DIAS et Paulo G. PINTO (dir.), Dossier « Présence musulmane au Brésil », *Brésil(s)*, n° 14, 2018.

Human rights in evidence: research and studies undertaken by Mattos Filho, Veiga Filho, Marrey Jr. e Quiroga Advogados in its pro bono work, São Paulo, Editora Blucher, 2019.

Eliott MOURIER, *Les Partenariats Public-Religieux. Action sociale religieuse et reconfiguration du rapport entre État et Églises dans le Brésil du XXIe siècle*, Thèse de science politique, Paris, Université Paris III, 2013a.

Eliott MOURIER, « Le religieux comme suppléant social de l'État : l'action sociale confessionnelle dans le Brésil du XXIe siècle », *Revue internationale de politique de développement*, n°4, 2013b, pp. 101-117.

Eliott MOURIER, « Mormonisme et migration : la religion comme "amortisseur" des processus migratoires transatlantiques », *Amérique Latine Histoire et Mémoire. Les Cahiers ALHIM*, n° 20, 2010, pp. 17-36.

Ari Pedro ORO, « Ascension et déclin du pentecôtisme politique au Brésil », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 149, 2010, pp. 151-168.

Julie PICARD, « Routes africaines vers Le Caire et dynamiques chrétiennes plurielles », *L'Année du Maghreb*, n°11, 2014, pp. 121-135.

Hervé THERY, « São Paulo, du centre à la périphérie, les contrastes d'une mégapole brésilienne », *EchoGéo*, n° 41, 2017.

Letitia TRIFANESCU, « « Le *Je* en migration » temporalités des parcours et nouvelles rhétoriques du sujet », *Le sujet dans la cité*, vol. 4, n° 2, 2013, pp. 237-252.

Marie-Caroline SAGLIO-YATZIMIRSKY, Ana GEBRIM, « " Nouvelles migrations" au Brésil : des représentations de l'accueil aux formes contemporaines de racisme », Brésil(s), n° 12, 2017, pp. 1-18.

[41] Aborder la question de l'islam au Brésil n'était pas notre propos ici. On pourra consulter à ce sujet le dossier coordonné par Amanda S. A. Dias et Paulo G. Pinto (2018).

RÉSUMÉ : À partir données d'un terrain ethnographique commencé à São Paulo en 2018, je me propose d'éclairer la migration sous l'angle du religieux en centrant mon attention sur les ressources religieuses en migration. Ces dernières, appréhendées depuis les migrants, seront d'abord examinées du point de vue du sens et de l'action à partir de l'expérience et du cheminement de Javier, mormon vénézuélien. L'approche conduit ensuite à mettre l'accent sur l'action sociale religieuse à travers l'exploration de deux lieux, à la fois fruits des migrations et espaces migratoires, la catholique *Missão Paz* (« Mission paix ») et la musulmane *Mesquita negra* (« Mosquée Noire »). La mise en regard de ces deux parties souligne les apports et la participation pluriels des religions aux existences des personnes en migration ainsi que l'importance de cette source multiple de la solidarité dans leur vie. Elle pointe aussi les circulations des migrants qui, comme certains acteurs religieux se portant à leur secours, traversent les frontières religieuses institutionnelles au service du sens et de l'efficacité.

MOTS-CLÉS : ethnographie, Brésil, São Paulo, migrants, religions, expérience en migration, action sociale religieuse, solidarité, film ethnographique.